

# Une Fugue

## *Nouvelle*

– Vous allez donc en ville, père Vaumont, que vous voilà si beau ? ...

L'interpellé, un vigoureux quinquagénaire, grand, sec, noueux, les épaules un peu voûtées par le travail des champs, en haute casquette noire, blouse grise collant au corps, sabots vernis du dimanche, releva lentement la tête et répondit avec une lueur de joie dans le regard, une pointe de fierté dans la voix :

« Oui, je monte à la gare. Nous attendons notre Lucien qui vient en vacances par le train de trois heures. Il nous a envoyé « une dépêche ». Tenez, la voilà !.. »

Une heure après, le père Vaumont repassait seul : « Lucien aura manqué son train, expliquait il. On ne sait jamais ce qui peut vous arriver au dernier moment... Je retournerai l'attendre demain. Il sera là, pour sûr. »

Le lendemain, Lucien n'était pas là.

Et l'on vit, plusieurs jours de suite, le père Vaumont prendre le chemin de la gare et s'en revenir sans son fils. Par pitié, personne n'osait plus le questionner. Il passait sans tourner la tête, les yeux à terre. Il semblait qu'à chaque fois ses épaules se soient tassées davantage.

\*  
\* \*

Lucien Vaumont était fils unique. Ses parents avaient du bien. « Vivant sur le leur », suivant l'expression courante, c'est-à-dire exploitant leurs terres, travaillant dur, ils comptaient, en ce temps-là, parmi les cultivateurs les plus à l'aise du pays.

Leur ambition de toujours avait été de faire de leur fils un monsieur menant une vie plus facile, moins pénible que celle de ses parents. N'était-ce pas, n'est-ce pas encore, l'aspiration d'un trop grand nombre de paysans ?...

Lucien présentait justement les plus heureuses dispositions. Remarquablement intelligent, il était doué d'une mémoire étonnante : « Ce garçon apprend tout ce qu'il veut ! » disait de lui son instituteur.

Au prix de lourds sacrifices d'argent pour sa famille, Lucien poursuivait ses études jusqu'au professorat. Chargé de cours dans un lycée de la région, il était l'orgueil de ses parents.

Spirituel et gai, il menait joyeuse vie. Son traitement universitaire ne pouvait lui suffire. Mais l'enfant gâté qu'il était savait qu'il pouvait compter sur les subsides des siens. Et les vieux parents se saignaient aux quatre veines pour satisfaire ses incessantes demandes d'argent.

\*  
\* \*

Pourquoi Lucien Vaumont n'était-il pas rentré à la maison pour les vacances ? ...

Les parents alarmés avaient fini par télégraphier à l'hôtel où il prenait ses repas. La réponse était venue immédiate : Lucien avait effectivement quitté sa résidence le premier jour des vacances. Ce qu'elle ne disait pas – on l'apprit quelques jours après – c'est que le jeune professeur n'était pas parti seul : il emmenait avec lui la jeune et jolie femme d'un bon collègue.

Les deux « tourtereaux » avaient pris le chemin de l'Italie enchantée. Le couple y resta quelques semaines, jusqu'au jour où Lucien, complètement désargenté, congédia sa compagne, laquelle regagna la France, et s'en vint, repentante, implorer le pardon de son seigneur et maître.

Deux mois après la fugue, c'est tout ce que savaient les vieux parents.

\*  
\* \*

Pauvres vieux parents, ils faisaient peine à voir : leurs cheveux avaient blanchi. Le père, de jour en jour plus voûté, ses jambes amaigries flottant dans un pantalon trop grand ; la mère, une plantureuse paysanne, aux joues bien pleines, avait littéralement « fondu » comme disaient les commères.

Leur inquiétude s'augmentait à la lecture des faits-divers du « Petit Journal » que leur passait un voisin. On avait trouvé, dans une malle laissée à la consigne d'une gare parisienne le cadavre d'un homme découpé en morceaux... Et ce noyé inconnu qu'on avait repêché dans le Rhône ? ... Il avait à peu près l'âge et la taille de leur fils... Si c'était lui ? Cruelle anxiété ! ...

Pris de pitié, le notaire de la famille avait fait appel à une agence de renseignements pour rechercher le transfuge. Recherches longues et difficiles. De longs mois après, elles aboutirent enfin : Lucien Vaumont était vivant. Finie son équipée, il s'était embarqué à Gênes sur un paquebot en partance pour les États-Unis. C'est tout ce qu'on savait de lui. Le poids qui pesait si lourdement sur le cœur des vieux en fut grandement allégé.

Des mois encore s'écoulèrent avant que le fils ingrat se souvienne de ceux qu'il avait plongés dans l'affliction. Voici qu'un matin, comme nos gens rentraient des champs « pour la soupe », le facteur déposa sur la table de la cuisine une large enveloppe affranchie de timbres étrangers. Lucien daignait enfla donner de ses nouvelles. Il demandait pardon à ses parents et leur contait son aventure en Amérique.

Au pays des dollars, il avait connu le sort habituel des immigrants et mangé copieusement « de la vache enragée ».

Tour à tour cireur de chaussures, laveur de voitures, plongeur dans un restaurant, homme-sandwich, il avait fini par se faire embaucher comme peintre en bâtiments. C'est sur les chantiers de construction qu'il avait appris l'anglais. Cette connaissance, qui lui faisait défaut, lui avait permis de faire son chemin. Il était maintenant professeur de langue et de littérature françaises dans une université U.S.A.. Le temps venant, il fonda, là-bas, une des premières, sinon la première école d'enseignement par correspondance.

\*  
\* \*

De longues années plus tard, l'enfant prodigue revenait au pays, et donnait à ses parents, aux portes du tombeau, la suprême joie de leur vie.

Petite histoire vécue qui finit mieux qu'elle n'avait commencé.

Victor LALEVÉE.